

devait être vraie aussi, la suite !... Une fois parti, le cœur de Marcelle, qu'il croyait dur, se fondait donc ?... Elle avait de la peine, elle pleurait !... Pourquoi donc la trouvait-il au retour avec le même visage froid, le même air hautain ?

L'enfant se chargea de l'explication.

Elle continuait, en effet :

—Maintenant, voilà qu'il est tard... La nuit arrive... Maman, elle revient... Elle pleure plus... Elle a bien frotté ses yeux pour que papa voie pas, parce qu'y gronderait, bien sûr, quand il rentrerait... Y sont fâchés, mon papa et ma maman... Y s'embrassent plus comme il y a des fois !...

Pierre se sentait remué jusqu'au fond de l'être !

—Eh bien ! Toto, eh bien ! Lili, poursuivait Suzanne en s'adressant aux deux grande poupées, faut plus vous fâcher ! Petite Suzanne veut pas !... On va se raccommoder, pas ?

Pierre en avait assez entendu.

A pas légers, il traversa l'antichambre, puis il ouvrit la porte du petit salon.

Sur un canapé, Marcelle était assise.

Elle sursauta, essuya vivement ses yeux en se levant.

Mais son geste n'échappa point à son mari.

La fillette n'avait donc pas menti.

—Marcelle... murmura Pierre.

Mais, subitement, le visage de la jeune femme changeait. Elle reprenait tout son orgueil. Dans sa fierté, elle ne voulait point que Pierre pût deviner sa peine.

—Marcelle, reprit-il doucement, viens avec moi...

Il s'était approché, lui avait pris la main, l'entraînait.

—Mais, surtout, ne faisons pas de bruit, chuchotait-il.

A la porte de la salle à manger, tous deux s'arrêtèrent.

Suzanne recommençait son jeu.

Muets, ils l'écoutèrent répéter les mêmes paroles. Ils regardèrent faire les mêmes gestes.

Leurs cœurs palpaient fiévreusement.

Quand enfin l'enfant eut achevé, ils se regardèrent, émus.

Leurs mains s'étaient reprises.

Ah ! quelle leçon l'enfant leur donnait à tous d'eux !

—Marcelle... murmura Pierre.

—Pierre...

Et, ne retenant plus ses larmes, n'essayant plus de les cacher, la jeune femme laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari.

—Ainsi, c'est vrai, ma chérie !... Après mon départ, chaque fois, tu pleurais !... Pourquoi donc ne m'avouais-tu pas ta peine ?... Moi qui te croyais indifférente, et qui t'en voulais !

—Je m'en voulais aussi, mais c'était plus fort que moi : je ne voulais point paraître souffrir, je me disais que ma dignité me commandait de ne pas céder la première !

—Allons ! nous avons un peu tort tous les deux... Suzanne nous le dit bien... Nous ne recommencerons plus, n'est-ce pas ?... Il ne faut pas lui faire chagrin, à notre chérie !

—Non, oh ! non !... J'ai été trop punie moi-même !... Et, maintenant que tu sais tout, je ferai passer mon amour avant mon orgueil !

A ce moment, la fillette, entendant chuchoter près d'elle, se retourna.

Elle demeura interdite.

Puis, tout-à-coup, voyant que papa et maman souriaient, elle s'élança, battant des mains :

—Ah ! que je suis contente !...

Alors, un peu pour augmenter encore sa joie, un peu aussi pour sceller la promesse qu'ils venaient de se faire, Pierre et Marcelle se penchèrent l'un vers l'autre, et, devant la fillette ravie, en une douce étreinte, ils échangèrent un long baiser.

PAUL ROUGET.

Il faut des années de repentir pour effacer une faute aux yeux de l'homme ; une seule larme suffit aux yeux de Dieu. —CHATEAUBRIAND.

UN VOYAGE D'ÉTUDES A L'EXPOSITION

Dans quelques jours, l'Exposition Universelle sera ouverte. La plus grande activité règne dans la Section Canadienne où de grands efforts sont faits pour donner aux autres nations une haute idée de notre pays et de ses productions naturelles et industrielles.

Nos gravures donnent une idée du travail colossal qui s'accomplit dans cette enceinte où fourmilleront bientôt des millions de visiteurs. Machines énormes, sculptures aux proportions grandioses, palais nouveaux, tout s'apprête, tout se hâte : la date de l'Ouverture est proche !

Que de Canadiens auxquels la fortune a souri auront là une occasion superbe de faire, eux et leurs enfants, un voyage instructif autant qu'agréable ! Quel beau couronnement d'études pour un jeune homme, qu'un voyage de ce genre, fait avec intelligence et bon goût !

M. P. Colonnier, le Professeur bien connu à Montréal, nous communique à ce sujet une idée certainement très heureuse.

Chargé par une famille considérable de cette ville de conduire un jeune étudiant à Paris, il s'adjoindrait volontiers trois ou quatre compagnons de voyage qui profiteraient d'un tel avantage.

Beaucoup de gens disent : "J'enverrais bien mon fils à l'Exposition, mais, mes affaires me retenant à Montréal, il n'ira pas ! Ah ! si j'avais une occasion !..."

L'occasion : la voilà trouvée. Des jeunes gens voyageant avec un homme du pays, instruit, connaissant bien Paris et ses environs, pouvant donner à ses compagnons tous les renseignements historiques, artistiques ou autres sur ce qui se présentera à leurs yeux, leur faisant prendre des notes intéressantes pendant le voyage, leur servant de guide, les empêchant de tomber entre les mains de gens prêts à les exploiter ou à les entraîner là où ils ne devraient pas être : n'est-ce pas là un avantage de la plus haute importance, donnant aux parents la tranquillité la plus absolue sur le sort de leurs chers voyageurs ?

Mais, il faut se hâter ! le temps est proche où il faudra boucler les valises et partir ! Toutes informations supplémentaires au sujet de cet intéressant projet d'excursion seront obtenus au domicile même de M. Colonnier, 537, rue Saint-André.

LA BONTÉ

La bonté, quand on la considère de près, n'est rien moins que le privilège le plus particulier de notre nature, et le trait qui peut-être nous distingue le plus profondément du reste de l'univers.

Nous ne sommes plus au temps où les animaux passaient pour des machines ingénieuses, et nous savons tous que plusieurs d'entre eux ont en commun avec nous l'intelligence, le courage, et quelques lueurs de cet attachement maternel qui est nécessaire à la perpétuité de l'espèce. Mais au milieu de toutes les grandeurs du monde physique, des éclatantes beautés qui le décorent, de ces vastes monuments soumis à des lois inflexibles, au milieu de cet âpre combat pour la vie, auquel tout ce qui existe est condamné, vous cherchiez en vain la bonté ; elle n'habite que le cœur de l'homme.

Seul entre toutes les créatures, l'homme connaît une autre émotion que celle de sa propre souffrance ; le contre-coup de la douleur d'autrui l'atteint, et, en portant secours à ceux qui souffrent, il sent qu'il se soulage lui-même. Bien plus, il sent qu'il s'élève, il découvre qu'il y a de côté, dans son âme, une sorte de chemin ouvert vers une région supérieure à celle où s'agite tout ce qui l'entoure et où le reste de son être le tient lui-même attaché ! Enfin il ne peut se résoudre à se croire le seul être bon dans l'univers et à regarder son cœur comme l'unique sanctuaire où la bonté réside. Il cherche donc à entrevoir, au delà des rigueurs du monde visible, la souveraine bonté unie à la pleine puissance, et c'est là qu'il met son espoir

ou plutôt son recours contre la dureté de la nature et contre les froissements de la vie. Quand les mœurs s'adoucissent, quand l'homme s'améliore, la bonté est le trait qui le frappe et l'attire le plus dans sa conception de la personne divine. Un poète ancien a dit que la crainte avait enfanté les dieux : soit. Si, pourtant, c'est le culte de la peur qui a élevé les premiers autels, c'est le culte de la bonté qui les conserve.

PRÉVOST-PARADOL.

TERRIBLE INCENDIE

(Voir gravures)

Nous donnons aujourd'hui des vues très exactes de l'aspect des ruines causées par le grand incendie du lundi 26 février dernier.

Ce jour-là fut l'un des plus froids de l'année, et le vent soufflait avec une violence inouïe : près de 60 milles à l'heure. Aussi, le feu, qui d'abord s'était déclaré au Théâtre Français, s'étendit-il bien vite à tout le pâté de maisons de droite et de gauche du Théâtre, ravageant, anéantissant tout ce qui se trouvait entre les rues Saint-Dominique et Cadieux d'une part, Sainte-Catherine et la ruelle parallèle d'autre part.

Nos pauvres pompiers, qui font l'admiration de toute l'Europe et de l'Amérique, éprouvèrent les plus grandes difficultés dans leur dangereux travail. Deux d'entre eux furent même littéralement métamorphosés en énormes statues de glace.

Il n'y eut, grâce à Dieu, aucun accident à déplorer.

Après une lutte d'une demi-journée, nos braves pompiers se rendirent enfin maîtres de l'incendie.

Nous remercions vivement nos populaires artistes MM. Laprés et Lavergne, qui ne craignirent pas de braver le froid intense pour nous procurer les photographies de ces ruines.

Nous exprimons aussi toute notre gratitude à M. L.-A. Bernard, pharmacien, en face des constructions incendiées, qui a eu la bonté de mettre sa maison à la disposition de nos artistes ainsi que du délégué de nos bureaux, qui, sans cela, eussent pu courir le risque, partis de chez eux pleins de santé, d'y rentrer... en gros glaçons.

S'il est vrai que la fin justifie les moyens, tout est bien qui finit bien.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

L'HYDROGÈNE PHOSPHORÉ

On introduit dans un verre à pied, contenant une certaine quantité d'eau, quelques fragments de phosphure de calcium ; et aussitôt on répand une épaisse couche de sciure de bois à la surface du liquide. Des



bulles d'hydrogène phosphoré vont se former, pour venir s'accumuler sous la couche de sciure et concentrer en une bulle plus considérable qui crévera la sciure de bois, et en éclatant formera une série d'anneaux au-dessus du verre.